

Glossaire

Sylvie Le Grand

Université Paris-Nanterre

En arrière-plan des dialectiques conceptuelles complexes qui sont à l'œuvre dans les phénomènes étudiés au sein du présent dossier de la revue SYMPOSIUM *culture@Kultur*, consacré à « culture et religion », il y a en premier lieu la délicate et subtile distinction entre *Kultur* et *Bildung* en allemand, une distinction qui n'exclut pas des interactions étroites ou des chassés-croisés sémantiques entre ces deux termes. Ces interactions et chassés-croisés s'avèrent d'autant plus difficiles à appréhender qu'il faut y adjoindre au moins un troisième terme (*civilisation/Zivilisation*) et considérer le fait qu'aucun de ces trois termes et de leurs traductions ou équivalents en français ne sont univoques, ni ne coïncident parfaitement : on se trouve dès lors placé face à un dispositif particulièrement embrouillé, dans lequel les stéréotypes nationaux et l'imagologie, c'est-à-dire leur analyse (Raulet 1990, 2007), jouent en outre un rôle non négligeable selon les périodes. Avant de revenir plus précisément sur chacun de ces termes à partir d'une étude fondamentale de Georg Bollenbeck (1994) sur le sujet, on peut retenir d'ores et déjà des éléments de définition minimaux et une sorte de sens commun à affiner ci-après : *Kultur* correspond souvent à la notion de civilisation, telle qu'elle est utilisée en français et vise un large environnement quotidien donné (Tournier 1990), incluant coutumes, pratiques, techniques, mais à laquelle il faut associer en outre la dimension de modernité, notamment dans le dernier tiers du XIX^e siècle. On traduit alors ce terme par civilisation moderne ou culture moderne.

La notion de *Kultur*, qui renvoie souvent à l'opposition *Natur/Kultur*, est associée dès le XVIII^e siècle à celle de *Bildung*. Cette dernière signifie à la fois « culture » et « éducation » comprises dans leur dimension de processus graduel. La conception de la *Bildung* telle qu'elle fut exprimée par Wilhelm von Humboldt a particulièrement fait florès. Dans sa *Theorie zur Bildung des Menschen* (1794/95), il insiste sur le « besoin intérieur [ressenti par tout individu] d'élargir le cercle de ses connaissances et de son efficacité », désignant par là un processus intellectuel et spirituel de perfectionnement de soi-même et d'épanouissement individuel sur lequel on reviendra. Si on le transpose dans le champ sémantique français, le terme de *Bildung* renvoie donc, entre autres, à ce qui a trait à la culture d'une personne, à tout ce

qui l'enrichit et lui apporte un surcroît d'être¹. Mais on le voit dans diverses contributions du présent volume, les notions de *Kultur* et de *Bildung* sont inextricablement liées à l'histoire de la « bourgeoisie cultivée » (*Bildungsbürgertum*) – appelée aussi « bourgeoisie culturelle » (Baechler 2021) ou « bourgeoisie de culture » (Merlio 2006) – en particulier à travers sa composante universitaire.

Dans le cadrage initial du présent dossier, les aspects conceptuels relatifs à la question du rapport entre religion et culture, et notamment les différentes acceptions possibles du terme culture, tant en français qu'en allemand, n'ont volontairement pas été précisés afin de laisser toute latitude aux auteurs dans leur exploration du périmètre notionnel retenu. Ceux-ci se sont alors efforcés de travailler les notions (et notamment celle de culture) de façon nuancée et problématisée. Il est intéressant de le mettre en évidence dans le cadre de ce glossaire.

L'apport du livre de Georg Bollenbeck (1994) est considérable pour la problématique traitée dans ce dossier. Dans une étude qui combine la sémantique historique, l'histoire des idées et l'histoire des mentalités, il retrace l'évolution notionnelle parcourue par les trois termes *Kultur*, *Bildung*, *Zivilisation* dans divers contextes politiques, économiques, sociaux et intellectuels eux aussi en mouvement, et en faisant intervenir d'autres idées ou concepts qui sont familiers aux connaisseurs de l'histoire allemande, tels le couple *Staatsnation/Kulturnation* cher à Friedrich Meinecke (1907) ou bien la notion de *Sonderweg*. Il défend ainsi l'idée d'une voie particulière (*Sonderweg*) sémantique caractérisant l'emploi pendant une certaine période historique des trois termes évoqués.

Au commencement étaient les substantifs latins *cultura/cultus*² (issus du verbe *colere*), renvoyant à la tradition paysanne, la constitution militaire et l'activité d'une noblesse foncière propres à Rome (Bollenbeck 1994 : 38). Désignant tant le processus que le résultat de l'activité, le terme romain de *cultura* va progressivement se concentrer sur la notion de résultat et concerner l'ensemble des activités humaines

¹ Ou pour paraphraser le mot d'Edouard Herriot rappelé par Michel Tournier, la culture est pour une personne tout ce qui lui reste lorsqu'elle a tout oublié (Tournier 1990).

² À partir du XVII^e siècle, le mot *cultus* se concentre sur le domaine religieux et le culte (Bollenbeck 1994 : 40–41).

sans exclusive. Le terme *cultura* connaît des oscillations et des variations de sens (entre signification large ou plus stricte) pendant l'Antiquité et le Moyen-Âge, puis surtout aux époques moderne et contemporaine qui nous intéressent principalement ici sous la forme *Kultur*. Bollenbeck montre ainsi comment le terme de *Kultur* correspond *grosso modo*, à l'époque des Lumières – moment-clé où sont forgés de nombreux concepts³ – à ses équivalents anglais et français « civilisation⁴ » dans leur analogue et large acception, avant de se limiter strictement aux domaines de la langue, de l'art et de la science, lors du tournant-clé idéaliste/néo-humaniste de la fin XVIII^e / début XIX^e siècle, puis de s'élargir à nouveau pour se rapprocher derechef de l'acception large de « civilisation » à la fin du XIX^e siècle à la suite des bouleversements entraînés par l'industrialisation, le développement de l'économie capitaliste, les progrès enregistrés dans les sciences de la nature etc. Ce nouveau rapprochement sémantique entre *Kultur* et « civilisation » reste cependant corrélé à l'usage allemand dépréciatif du terme de *Zivilisation* (réservé aux aires anglophone et francophone⁵), tel qu'il s'était progressivement établi à partir du début du XIX^e siècle avant d'atteindre un paroxysme dans le contexte de la Première Guerre mondiale, célébrée par la propagande comme une *Kulturkrieg* (Bollenbeck 1994 : 23).

Partant de l'étymologie des termes *Kultur* et *Bildung* et des arrière-plans philologiques respectivement mobilisés par ceux-ci, G. Bollenbeck rappelle l'antagonisme qui s'est constitué et renforcé au fil du temps entre les connotations paysannes, militaires, matérielles, concrètes attachées à la *cultura* romaine (et plus ou moins sous-entendues initialement dans le mot *Kultur*), d'un côté, et la spiritualisation et l'hellénisation progressive⁶ du concept de *Bildung*, de l'autre, ainsi que l'éviction, hors de son champ d'application, de la notion de travail corporel ou de toute dimension politique. La rupture s'effectue lors d'une étape importante de cette histoire, à la faveur du développement de l'idéalisme et du néo-humanisme. Bollenbeck présente ce moment comme un véritable nœud historique et conceptuel (Bollenbeck 1994 : 24, 35), où une double mutation et innovation sémantique s'opère. Alors que pour les Lumières tardives, le terme de *Bildung* pouvait encore être synonyme d'éducation ou de formation (*Erziehung, Ausbildung*), voire de *Kultur* dans son acception processuelle, son sens se restreint au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle – dans un contexte marqué par le traumatisme suscité par la Terreur d'une part, puis par l'hégémonie napoléonienne d'autre part et la nécessité de se démarquer de cette double expérience. *Bildung* qualifie

alors plus spécifiquement le programme intellectuel néo-humaniste visant un autoperfectionnement personnel sans finalité (*zweckfrei*) autre que l'épanouissement complet de l'individu. Marqué biographiquement et intellectuellement par cette empreinte (Nipperdey 1998 : 57-69 ; Möller 1998 : 627-632 ; Dumont 1991 : 108-184), Wilhelm von Humboldt en est devenu un promoteur privilégié, notamment à travers son rôle dans le dispositif de réformes prussiennes (éducatives et universitaires en particulier). Avec un certain nombre de philosophes « vulgarisateurs » (*Popularphilosophen*)⁷ et autres médiateurs ayant œuvré à l'ancrage institutionnel du néo-humanisme, il occupe une place éminente dans cette histoire. S'amorce alors selon Bollenbeck (1994 : 26) un processus de trivialisation progressive de cet idéal dans lequel la bourgeoisie cultivée, vecteur de *Kultur*, joue un rôle central en en démultipliant l'impact social. Au-delà de la bourgeoisie cultivée et des milieux académiques ou universitaires, la *Bildung* a une fonction de distinction sociale, reconnue par de nombreux groupes sociaux- jusque dans le mouvement ouvrier (Bollenbeck 1994 : 14-15⁸). Associée initialement à l'idéal cosmopolite des citoyens du monde, la *Bildung* se nationalise de plus en plus fortement dans la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'au milieu du XX^e siècle, avant d'être dévoyée par l'idéologie national-socialiste. Bollenbeck parle à ce propos de « démission » (*Versagen*) des élites allemandes cultivées quand d'autres parlent carrément de « trahison » (Baechler 2021).

A différents titres, cette pensée de la *Bildung* comporte une dimension religieuse. Etymologiquement, elle s'enracine dans la langue de la mystique et du piétisme⁹ (Bollenbeck 1994 : 33, 103sq.) et s'insérant dans le champ sémantique de l'image, renvoie à l'idée d'un être humain créé à l'image de Dieu (*Ebenbildlichkeit Gottes*). Sur le plan historique, le surinvestissement intellectuel et spirituel dont la *Bildung* a fait l'objet de façon croissante au cours du XIX^e siècle, a conduit les historiens à parler à son propos d'une religion de la *Bildung*, à interpréter au sens d'un *ersatz* de religion ou d'une forme de religion civile. Bollenbeck (1994 : 26) évoque le pathos, la « piété profane » (*weltliche Frömmigkeit*) qui l'ont entourée. Cette fonction quasi-religieuse de la *Bildung* ainsi survalorisée touche aussi par ricochet la *Kultur* allemande, également surinvestie¹⁰, qui en est le support, l'expression objectivée en quelque sorte.

Sur le fondement des évolutions décrites par G. Bollenbeck, un certain nombre d'éléments mis en évidence par Gisa Bauer dans sa contribution prennent tout leur sens : on comprend que la conception de la *Kultur* sous-tendant les écrits de Friedrich Schleiermacher (1768-1834) s'inscrit encore dans une acception large de ce terme, tandis qu'à l'inverse, l'acception défendue par Albrecht Ritschl (1822-1889) relève de la mutation et limitation sémantique, consécutive au tournant

3 Bollenbeck (1994 : 69) parle des Lumières comme du « foyer où furent forgés » les principaux concepts européens (« Schlagwortschmiede Europas »). Ce moment est caractérisé par une prise de conscience d'une accélération du temps et l'apparition d'un espace public bourgeois dans lequel l'être humain fait l'expérience de son autodétermination historique.

4 Le néologisme du milieu du XVIII^e siècle est dérivé étymologiquement du latin « civitas », appartenant au même champ sémantique que « civis », « civitas » (Bollenbeck 1994 : 47-49).

5 Au plus fort de l'antagonisme, ces deux aires anglophone et francophone étaient considérées comme respectivement égoïste, utilitariste, ou platement matérialiste et superficielle, et opposées à la *Kultur* et à l'esprit allemands seuls capables de profondeur. Sur ce point voir aussi Merlio 2006.

6 Les écrits de nombreux auteurs, tels Schiller, F. Schlegel, Hölderlin, Fichte entre autres, en témoignent.

7 On peut penser à J.H. Campe, Chr. Garbe, D. Jenisch, M. Mendelssohn, F. Nicolai, Saul Ascher (Bollenbeck 1994 : 91).

8 Bollenbeck montre l'importance de la *Bildung* chez des fondateurs de la social-démocratie comme Ferdinand Lassalle ou Wilhelm Liebknecht et dans les rangs du SPD.

9 Sonia Goldblum rappelle cette origine mystique et piétiste du terme de *Bildung* dans sa contribution.

10 Bollenbeck (1994 : 319, note 16) renvoie, à propos de cette fonction religieuse de la *Kultur*, à Helmuth Plessner ([1959]1994⁵ : 73sq.).

néo-humaniste et idéaliste décrit par Bollenbeck. De façon analogue, il apparaît que les différents sens de « culture » dégagés par Isabelle Saint-Martin (indépendamment de la religion), lorsqu'elle soupèse les ambitions et limites d'une approche culturelle des faits religieux à l'école publique française, relèvent tantôt de l'approche objectivante de la culture décrivant le résultat collectif de larges activités humaines, ou tantôt du processus d'appropriation et d'affinement de connaissances entraînant une émancipation par le savoir. Au-delà de la finalité culturelle, patrimoniale, artistique de l'enseignement des faits religieux, abordé à travers l'histoire des arts et visant à enrichir la culture générale des élèves, Isabelle Saint-Martin montre que s'y ajoute un objectif civique comprenant l'ouverture à d'autres traditions culturelles et religieuses et l'apprentissage de la tolérance. Sébastien Fath rappelle, quant à lui, combien la conception de la culture comme vecteur de formation et de transformation de la personne coïncide globalement avec la *Bildung* allemande.

L'usage qui a été fait du terme de religion dans les diverses contributions concerne principalement les religions monothéistes, et notamment les confessions chrétiennes, envisagées selon des approches politique, historique, sociale, juridique, sociologique, théologique, tant sous l'angle de la place qu'elles occupent dans des espaces déterminés de la vie publique (école, espace public, vie culturelle etc.) que sous celui des différentes représentations mentales ou des pratiques culturelles qui y sont liées.

S'il n'y a pas en sociologie ou en anthropologie de définition incontestable de la religion, on peut se reporter à la compréhension qu'en avait Durkheim (1912) ou encore à celle de Marcel Mauss, entendue de façon générale comme « mode de construction sociale de la réalité »¹¹. En sociologues de la religion, Danièle Hervieu-Léger et Jean-Paul Willaime définissent, quant à eux, la religion comme « système de références auquel les acteurs recourent spontanément pour penser l'univers dans lequel ils vivent » (Hervieu-Léger / Willaime 2001)¹².

Rappelons enfin qu'à la fin du XIX^e siècle et au cours des premières décennies du XX^e siècle, bien des auteurs (théologiens, philosophes, sociologues) de l'aire germanique en particulier, dont l'ambition était de rendre compte de l'émergence des sociétés modernes, se sont intéressés, dans leurs études sur la culture de leur temps, aux liens entre culture et religion et au rapport dialectique et toujours renouvelé qui existe entre ces deux termes. On pense notamment à des théologiens ou philosophes (Troeltsch, Tillich, Bultmann, Gogarten, Barth) ou encore à des sociologues (Weber, Simmel, Durkheim) qui avaient une vive conscience de la dimension religieuse de ce qui se jouait dans la culture de leur époque et pour qui il était impossible d'évacuer cette dimension de toute réflexion sur la culture (*Kultur*). Plusieurs de ces penseurs occupent une place de choix dans la

contribution de Gisa Bauer. Si les concepts de culture et de religion ont donné lieu à de très amples débats et développements théoriques, on note un point de convergence entre ces différents auteurs quant à l'impossibilité d'en donner une définition consensuelle. C'est ce que donne également à voir la contribution de Lise van der Eyk : la méthode d'analyse du discours et le corpus de débats parlementaires exploités par elle révèlent combien les définitions des termes « culture » et « religion » pouvaient être particulièrement mouvantes et plurielles, selon les camps politiques et les contextes nationaux, pour une époque donnée relativement restreinte, celle de *Kulturkämpfe* considérés à l'échelle européenne.

Divers articles du dossier ont permis d'approfondir des notions-clefs de la problématique. Celles-ci apparaissent dans leurs titres ou dans leurs mots-clefs (piétisme, *Kulturprotestantismus*, *Kulturkatholizismus*, *Kulturjudentum*, *Kulturkampf*, ultramontanisme), qu'il s'agisse de termes composés sous-entendant l'articulation des deux concepts centraux ou de notions spécifiquement religieuses, pouvant s'y référer. La contribution d'Isabelle Saint-Martin met en lumière la notion de « fait religieux », renvoyant à la notion de « fait social » développée par Durkheim, et montre l'avantage s'attachant à l'usage pluriel du terme à l'inverse d'un singulier qui essentialiserait le phénomène sous-jacent. Certaines contributions évoquent d'autres questions adjacentes à la problématique, telle la question de la confessionnalisation (François 2007) théorisée par Wolfgang Reinhard et Heinz Schilling dans les années 1980 (voir la contribution d'Hubert Guicharrousse), ou celle d'acculturation ainsi que la possible déclinaison de l'adjectif religieux dans ses diverses dimensions (culturelles, spirituelles ou sacrées) dans le cas du Gospel francophone, étudié par Sébastien Fath. La question de la culturalisation du religieux est en outre abordée par Sylvie Toscer-Angot qui montre que la décision récente du gouvernement bavarois d'apposer des croix dans les bâtiments publics est moins affaire de croyance que d'appartenance culturelle, la dimension chrétienne de la croix étant minorée au profit de sa dimension culturelle ou historique. Sébastien Fath, quant à lui, met également en perspective les phénomènes de culturalisation en pointant d'un côté un risque de réification et de l'autre la dimension de « territoire circulatoire » qui peut s'y attacher.

Au sein du présent numéro, l'articulation des deux grands domaines ici scrutés à la loupe est envisagée selon des approches et des grilles de lecture variées. Ainsi Hubert Guicharrousse se concentre-t-il sur la culture du quotidien et les tentatives de stricte réglementation qui l'affectèrent au sein du protestantisme strasbourgeois des débuts. Mus par une forte volonté de disciplinarisation pastorale et sociale, certains réformateurs parmi les plus radicaux cherchèrent, dans un élan qu'on peut qualifier *a posteriori* de théocratique, à subordonner les autorités civiles à leur dessein de « purification » des conduites. Veronika Albrecht-Birkner, quant à elle, adopte une approche centrée sur la diversité complexe de cultures confessionnelles issues de la Réforme, mettant en évidence la prégnance de la dimension territoriale dans l'histoire allemande, en particulier culturelle et religieuse.

¹¹ Selon Marcel Mauss, il n'y a pas en fait « une chose, une essence, appelée religion ; il n'y a que des phénomènes religieux, plus ou moins agrégés en des systèmes qu'on appelle des religions et qui ont une existence historique définie, dans des groupes d'hommes et dans des temps déterminés » (Mauss 1968 (1904) : 93).

¹² Les ouvrages de référence de Danièle Hervieu-Léger (1993) et Jean-Paul Willaime (2012) apportent de précieux éclairages sur ce sujet.

L'auteure utilise ce faisant comme grille de lecture opératoire le couple notionnel *religiöse low culture / religiöse high culture* renvoyant ici à l'opposition des concepts *low church/ high church* issus de l'anglicanisme. Cette généalogie est importante car le couple notionnel employé par elle ne renvoie donc pas à l'antagonisme entre une culture populaire et une culture d'élite, mais bien plutôt à des cultures confessionnelles, voire à des modèles ecclésiologiques, développés par la base d'une communauté et entrant en tension avec d'autres cultures confessionnelles (ou d'autres modèles ecclésiologiques) mis en avant par la hiérarchie ecclésiastique. Des traits à première vue paradoxaux tel le développement d'une conscience élitiste au sein de ces petites communautés nées à la base sont une caractéristique à la fois typique et étonnante de ce phénomène.

En exergue de sa contribution, Armin Owzar envisage l'articulation entre culture et religion à travers le prisme d'une idéale harmonie et concordance entre les deux réalités sur le fondement d'une mythique unité de foi, telle qu'elle a été exprimée poétiquement et transfigurée chez Novalis dans son fragment utopique *Die Christenheit oder Europa* (1799). La vision de cet espace culturel mythifié, unifié par la religion confère donc une certaine coloration à son analyse consacrée à l'ultramontanisme envisagé comme une tentative ecclésiastique de maintenir ou restaurer une homogénéité confessionnelle supposée possible, en alliant conservatisme théologique, antilibéralisme et moyens modernes.

Un certain nombre de fils rouges diversement liés entre eux traversent différentes contributions. Trois contributions abordent ainsi les mots composés formés autour du terme *Kultur*, qui imprime sa marque spécifique à chacune de trois grandes confessions religieuses (protestantisme, catholicisme, judaïsme) ainsi qualifiées. Chaque terme forgé comporte sa singularité, son histoire propre et son arrière-plan particulier. Mais il apparaît que la période consécutive

à la fondation du *Kaiserreich*, qui se trouve par ailleurs au centre de deux autres contributions, comporte sur ce point une véritable dimension matricielle. La puissance de l'idéologie de la *Bildung*, en tant qu'objectif de perfectionnement personnel, l'attrait exercé par le désir d'intégration au Reich protestant, les discussions autour d'un niveau éducatif, culturel, scientifique à élever, constituent quelques-uns des éléments-moteurs de ce moment spécifique. Le tournant du siècle (*Jahrhundertwende*) entre XIX^e et XX^e siècle apparaît alors comme un moment-clef dans lequel le mot *Kultur*, survalorisé, devient omniprésent et exerce une forte fascination et quasi-suggestion sur les locuteurs germanophones, avant que son usage ne bascule du côté du pessimisme culturel. Le terme de *Kultur* est alors soumis à des polarités contraires dont les effets se font sentir notamment dans les milieux protestants et catholiques. Dans ce contexte précis, une certaine étape de la genèse des mots *Kulturprotestantismus*, *Kulturkatholizismus* au début du XX^e siècle est commune aux contributions de Gisa Bauer et Sylvie Le Grand.

A l'issue de ce tour d'horizon, il apparaît que les liens multiples entre culture et religion constituent un champ d'investigation particulièrement vaste et riche, que les quelques aspects explorés à travers les présentes contributions sont loin d'avoir épuisé. Ce dossier a accordé une grande place aux mots et à la terminologie. Leur usage s'est avéré singulièrement complexe et l'un des enseignements tirés concerne l'usage de l'adjectif « religieux ». Au-delà des multiples nuances qui peuvent également orienter ce terme du côté du spirituel ou du sacré entre autres, il gagnerait, afin d'éviter les malentendus, à être précisé en vue de spécifier s'il sous-entend principalement une dimension confessionnelle/confessante ou plutôt une connotation culturelle, sans composante croyante. La précision-même s'avère cependant parfois difficile tant le mélange paraît consubstantiel au terme lui-même. C'est pourquoi le « pur religieux » semble relever du mythe.

Bibliographie

- Baechler, Christian (2021), *La trahison des élites allemandes. Essai sur le rôle de la bourgeoisie culturelle 1770-1945*, Paris, Passés composés.
- Bergsdorf, Wolfgang (1995), „Rezension von Georg Bollenbeck, *Bildung und Kultur. Glanz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1994, 424 p., *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 11.1. 1995, 27.
- Bollenbeck, Georg (1994), *Bildung und Kultur. Glanz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Frankfurt/Main, Insel Verlag.
- Charle, Christophe (2007), « Bildungsbürgertum/bourgeoisie cultivée », in Décultot Elisabeth/ Espagne Michel/Le Rider Jacques (ed.), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 132-135.
- Conze, Werner / Kocka, Jürgen et al. (dir.) (1985-1990), *Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert (4 Bände)*, Stuttgart, Klett-Cotta.
- Dumont, Louis (1991), *Homo aequalis II : L'idéologie allemande. France-Allemagne et retour*, Paris, Gallimard.
- Durkheim, Emile (1912), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, (7^e édition 2013), Paris, PUF.
- Espagne, Michel (2007), « Bildung », in Décultot Elisabeth/ Espagne Michel/Le Rider Jacques (ed.), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 131-132.
- François, Etienne (2007), « Confessionnalisation – parité » in Décultot Elisabeth/ Espagne Michel/Le Rider Jacques (ed.), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 215-216.
- Hervieu-Léger, Danièle (1993), *La Religion pour mémoire*, Paris, Cerf.
- Hervieu-Léger, Danièle / Willaime, Jean-Paul (2001), *Sociologies et religion*, Paris, PUF.
- Humboldt, Wilhelm von (1794-1795): „Theorie der Bildung des Menschen“, in *Schriften zur Bildung*, Hrsg. v. Gerhard Lauer (2017), Reclam, Stuttgart, 5-12.
- Mauss, Marcel (1968 [1904]). « Philosophie religieuse. Conceptions générales », *Œuvres*. Paris, Minuit, 1968, t. 1.

- Merlio, Gilbert (2006), « Kulturnation et lieux de mémoire littéraires », in C. Demesmay / H. Stark, *Qui sont les Allemands ?*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 99-117.
- Merlio, Gilbert (2022), « Christian Baechler (2021), *La trahison des élites allemandes. Essai sur le rôle de la bourgeoisie culturelle 1770-1945*, Paris, Passés composés », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 54-1, 277-281.
- Möller, Horst (1998), *Fürstenstaat oder Bürgernation. Deutschland 1763-1815*, Berlin, Siedler.
- Nipperdey, Thomas (1998), *Deutsche Geschichte 1800-1866. Bürgerwelt und starker Staat*, München, Beck.
- Plessner, Helmuth ([1959] 1994⁵), *Die verspätete Nation. Über die Verführbarkeit bürgerlichen Geistes*, Frankfurt/Main, Suhrkamp.
- Raulet, Gérard (1990), « Esprit/Geist », in Leenhardt Jacques, Picht Robert (ed.), *Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*, Arles, Actes Sud, 136-147.
- Raulet, Gérard (2007), « Civilisation française dans la pensée allemande », in Décultot Elisabeth/ Espagne Michel/Le Rider Jacques (ed.), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 191-193.
- Tournier, Michel (1990), « Culture et civilisation », in Leenhardt Jacques, Picht Robert (ed.), *Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*, Arles, Actes Sud, 290-291.
- Willaime, Jean-Paul (2012⁵), *Sociologie des religions*, Paris, PUF Que-sais-je ?